

# Revue africaine



## LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCEN.

XI.

### MOSQUÉE ET TOMBEAU DE SIDI EL-H'ALOUÏ.

Nous avons encore affaire à un ouali. Mais il y a des degrés dans l'échelle de sainteté : n'atteint pas le sommet qui veut ! Un Sidi Bou Medin est comme un de ces diamants rares [qui éclipsent la lumière même par leur éclat. Ce n'est pas sans raison qu'il a été appelé l'Unique, l'Incomparable : tant d'autres oualis sont auprès de lui comme s'ils n'étaient pas !

Semblables à des astres errants qui s'illuminent des reflets d'une lumière étrangère, ils gravitent incessamment dans l'orbite de ce soleil éblouissant qui resplendit au sommet du Pôle : le R'outs les domine tous d'une hauteur que l'œil humain ne peut mesurer. Ce sont les musulmans qui disent cela. Et cependant, quels qu'ils soient, l'opinion publique en fait des êtres rares et privilégiés, les amis de Dieu, ses élus et les confidents de ses desseins. L'ouali est toujours une nature d'exception, une créature mystérieuse et marquée du sceau divin, — aux yeux de

tout bon sectateur de l'islam, s'entend ; — car, pour l'observateur impartial et désintéressé, il peut se dire : A côté de quelques hommes sages, vertueux ou savants, dont la reconnaissance publique honore justement la mémoire, que de fous, et surtout que de charlatans ! illuminés, voyants, derviches et soufis en guenilles ; devins, sorciers, idiots ; chérifs sans ancêtres ; faux mehdis ; prétendus maîtres de l'heure : voilà les grands hommes qui accaparent le respect et l'admiration de la foule ! Tels sont les saints de haute volée devant lesquels se prosterne un peuple ignorant, superstitieux et aveugle !

C'est à cette catégorie secondaire d'oualis qu'appartient celui dont le nom se présente aujourd'hui sous notre plume. Toutefois, son histoire n'est pas tellement dénuée d'intérêt, que le lecteur ne nous passe la fantaisie de la lui raconter, telle que nous l'a transmise un grave biographe, sans négliger cependant de cueillir, chemin faisant, quelques fleurs dans le champ parfumé de la légende.

Abou Abd Allah ech-Choudi, plus connu sous le surnom populaire d'El-H'aloui, était un véritable Andaloux de Séville. On ne sait rien de son enfance, ni de sa jeunesse, ni même de ses débuts dans le monde, lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme ; et, en vérité, c'est une lacune à jamais regrettable dans une telle vie. Mais il est permis de supposer qu'il avait étudié, et qu'il était même devenu maître et profès ès sciences koraniques : nous le voyons, en effet, exercer les fonctions de cadi dans sa ville natale. Que lui advint-il, un beau jour ? quelle transformation subite s'opéra en lui ? Nul ne nous a mis dans le secret, mais nous penchons à croire que les livres de la *vraie science* lui avaient tourné la cervelle : toujours est-il qu'il prend un grand parti. Le voilà, tout d'un coup, qui dit adieu à Séville, abandonne patrie, fortune, parents, amis, et le sceau de la justice, et son grimoire, et ses livres avec leurs gloses, tout ce qu'il a aimé jusqu'ici et tout ce qui l'attachait au monde ! Autres visées, autres espérances. Il vend son bien, et il en distribue l'argent aux pauvres, dépose le caftan de drap fin et le haïk de soie, se couvre le corps de haillons, prend le bâton, la besace et le chapelot du pèlerin, et passe la mer, sans verser une larme de regret sur ce beau rivage de l'Andalousie qu'il quitte pour toujours. Où va-t-il porter ses pas errants, ce Don Quichotte du soufisme ? Où Dieu le conduira. Dieu et son étoile

le conduisirent à Tlemcen. C'est là qu'il arriva, un beau matin, dans son accoutrement bizarre, et sans un sou vaillant. On le prend d'abord pour un fou, et on le hue ; mais, lui, impassible, laisse s'ameuter et crier la foule. N'a-t-il pas la conscience de ce qu'il vaut ? Passer pour un fou, pour un pauvre esprit que le doigt de Dieu a touché, pour un inspiré, il ne veut pas autre chose. Il sait son monde. Aujourd'hui, on le raille, demain, on l'applaudira : le fou de la veille deviendra un saint, et voilà sa fortune faite dans ce monde et dans l'autre ! Combien d'oualis, et des mieux posés dans l'admiration de la multitude, n'ont pas commencé autrement ! Il n'est pas sans esprit, ni sans savoir : il a de la ruse, de la finesse, de l'audace, toute la science voulue pour bien jouer le rôle que le hasard lui offre. « Je te tiens, ô foule crédule ! Tu crois te jouer de » moi, et c'est moi, le pauvre insensé, qui te joue ! Ris donc ; » vois, je m'en vais par les rues, chantant et dansant. Ah ! ah ! » le bouffon ! — Je t'amuse, n'est-ce pas ? Je me fais humble » et petit jusqu'à vendre des bonbons aux enfants ? Mais, pa- » tience ! j'aurai mon jour et mon heure viendra ! vil trou- » peau, je sais bien le secret de te mener et de te tondre à » ma fantaisie. Je te ferai ployer les genoux devant moi. Va, » je ne suis pas un fou, ni un idiot, bien qu'il importe que » je passe pour tel à tes yeux. Non, je suis un charlatan ! » Mais, doucement : pour toi, je serai un envoyé de Dieu, un de » ses élus, un saint ! Tu m'admiras pendant ma vie, et, bien » que j'aie l'air de vouloir rester pauvre, tu me feras riche par » tes présents. Après ma mort, tes fils, tes petits-fils, et leurs » arrière-neveux, et toute leur postérité jureront par mon nom, » chanteront mes louanges, brûleront de l'encens et des cierges » en mon honneur, et feront de l'insensé leur intercesseur au- » près du Dieu très-haut ! Ce rôle est à ma taille ; il me con- » vient de le jouer. Que ta volonté soit faite, celle de Dieu » et la mienne aussi ! »

Personne ne nous a confié que le héros de cette histoire ait jamais tenu ce langage ; mais il nous semble qu'il ne dut pas se parler autrement à lui-même, le jour où il entrevit la possibilité de devenir grand homme, et de se faire canoniser grâce à l'imbécille crédulité de ses coreligionnaires. Et bien lui en prit de raisonner ainsi : il avait trouvé le vrai chemin de la gloire, beaucoup plus sûrement que s'il eût épuisés ses

Forces et fatigué son esprit à commenter ses livres de jurisprudence. Car, voyez : le nom de Sidi el-H'aloui, l'ouali, a déjà traversé six siècles, victorieux de l'indifférence des hommes : trente générations ont fléchi le genou sur le marbre de ce tombeau, et combien d'autres viendront s'y prosterner encore ! Mais qui se souviendrait du nom d'Ech-Choudi le légiste, d'Ech-Choudi, le cadî de Séville ? Il y a six cents ans que ce nom-là dormirait dans l'oubli !

Heu vanas hominum mentes, heu pectora cœca.

Donc, ce réfugié de l'Andalousie était un habile homme, et ce qui le prouve sans réplique, c'est que, dès qu'il eut conçu le dessein d'exploiter le profane vulgaire et de se faire un piédestal de sa sottise, il commença par quitter son pays. Eh, qui sait ? il n'eût peut-être pas eu beau jeu à Séville ? Car, ainsi que le dit très-excellemment certain proverbe arabe : « Le savant, dans son pays natal, est comme l'or que l'on n'a pas encore extrait de la mine, » ce qui revient à ceci : Nul n'est prophète en son pays. Voilà donc Ech-Choudi, l'Andaloux, arrivé à Tlemcen, frais et dispos sous ses guenilles, et contrefaisant l'insensé. Cela se passait, au dire du biographe, vers le temps où la puissance des Beni Abd el-Moumen, en d'autres termes, les Almohades, commençait à décliner en Espagne. Mettons que c'était vers l'an 665 de l'hégire, soit 1266 de notre ère, c'est-à-dire sous le règne du grand Yar'moracen ben Zeiyan. Ech-Choudi, qui veut avoir ses coudées franches sur la place publique, afin de mieux jouer son rôle, a une véritable inspiration de génie : il se fait marchand de bonbons, de pâtes sucrées (h'alaouat). Dès son début, il se montre comédien consommé. Voyez-le : il danse, il gesticule, il chante, il mime à ravir, pour attirer la pratique. Ecoutez-le : il crie sa marchandise, la fait valoir et la débite, avec l'aplomb du marchand le plus expert : le ton, le geste, la pose sont si naturels, que l'on jurerait qu'il n'a fait de sa vie d'autre métier. Aussi, les enfants d'accourir, de l'entourer, de rire, de danser et de chanter à l'unisson. Ils en vinrent à raffoler de lui, au moins autant que de ses sucreries : ils ne l'appelaient plus que *Baba el-H'aloui*, comme qui dirait *Papa-Gâteaux*, si bien que ce sobriquet lui demeura et devint, dans la suite, son nom de saint. Cependant, que faisait El-H'aloui ? Lorsqu'il voyait la foule amassée autour de lui, car on s'y pressait pour rire de ses folles saillies, jugeait-il le moment favorable, il chan-

geait tout à coup de ton et de langage, posait à terre son plateau de bonbons, et il se mettait tout aussitôt à discourir sur le dogme religieux, sur la morale, sur la destinée de l'homme, sur la vie à venir, sur tous les points les plus élevés de la science, sur ses problèmes les plus ardues et les plus obscurs. Il le faisait en controversiste consommé et avec une éloquence qui charmait tous ses auditeurs. Quand il abordait les mystères de la vie contemplative et qu'il se mettait à discourir sur la  *vraie science*, on eût dit un soufi initié, de longue main, à tous les secrets de la doctrine. La foule se retirait confondue et pleine d'admiration.

D'où venait ce profond savoir à cet insensé, à ce mendiant ? Evidemment, Dieu l'inspirait ; c'était un de ses élus sur la terre ; car la Providence fait souvent de ces coups : elle choisit le plus pauvre, le plus humble et le dernier des hommes pour en faire un de ses apôtres. Certainement, celui-là était marqué du sceau des prophètes ! Ce manège habile se renouvelait chaque jour et toujours avec le même succès. Aussi, il ne se passa pas longtemps, et Baba el-H'aloui fut considéré par tout Tlemcen comme un oracle. Il se forma, autour de lui, quand il daignait disserter et prêcher, un cercle assidu d'auditeurs, qui devinrent des disciples et proclamèrent bien haut les mérites de leur maître. Le but était atteint : Ech-Choudi fut salué ouali, et la multitude, aux mille voix, de ratifier ce titre de béatification décerné par les juges les plus compétents au réfugié de Séville. Cependant, sa renommée alla en grandissant, et il n'était plus question, en ce temps-là, que de ses miracles.

C'est ici le lieu de laisser parler l'historien. Nous avertissons le lecteur que c'est un passage du *Bostan* qu'il va lire, et que toute son attention est indispensable en si grave matière.

« L'imam Abou Ish'ak Ibrahim Ibn Youçof a raconté ce qui suit : J'étais venu, dit-il, de Murcie à Tlemcen, pour rendre visite à une de mes tantes qui y demeurait. Me promenant par la ville, le jour de mon arrivée, je rencontrai le cheikh Sidi el-H'aloui, tenant dans ses mains un plateau de bois sur lequel étaient étalées des sucreries. Des enfants se pressaient à ses côtés, riaient aux éclats et faisaient claquer leurs doigts pour l'accompagner toutes les fois qu'il dansait et qu'il chantait des fragments de poésie sur l'amour divin.

» L'idée me vint à l'instant même que c'était un homme pieux.

Je le vis ensuite échanger une partie de ses sucreries contre un morceau de pain blanc d'égale valeur, dont il s'empressa de faire l'aumône à un orphelin. Je me dis aussitôt : C'est un ouali qui accomplit un acte de charité.

» Nous étions alors dans le mois du Ramadan. Lorsque la rupture du jeûne arriva, j'achetai de la farine et du miel, et je priai ma tante de m'en faire un gâteau (mechhèda), lui annonçant qu'une personne pieuse viendrait rompre le jeûne dans notre maison. Elle fit ce que je lui demandais.

» Le jour de la fête, à l'issue de la prière, je m'informai du cheikh El-H'aloui auprès de diverses personnes : on ne put me dire où il était, et il me fut impossible de le trouver. Je m'écriai alors : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! » puis, je dis mentalement : « Mon Dieu, à cause de sa sainteté, » daigne me réunir à lui en ce moment. » Je le vis paraître incontinent à côté de moi. — Votre tante, me dit-il, a préparé une mechhèda. Sur ma réponse affirmative, il ajouta : — Venez avec moi, je vais vous conduire dans un endroit où vous mangerez une mechhèda faite exprès pour vous ; nous irons ensuite chez votre tante.

» Je le suivis donc jusqu'en dehors de la ville. Arrivé dans un endroit frais et ombragé, à côté d'un clair ruisseau, il m'invita à m'asseoir par terre. Il tira alors de dessous son vêtement une mechhèda qui n'eut jamais sa pareille au monde : elle exhalait un parfum exquis. Après l'avoir mangée ensemble, et nous être désaltérés à l'onde pure qui coulait à nos pieds, nous prîmes le chemin de la maison de ma tante. Celle-ci nous servit un mechhèda préparée par ses soins. Mais qu'elle était loin de valoir la première ! J'y touchai à peine, tant elle me parut fade auprès de celle que nous avions goûtée un instant auparavant.

» Au moment de nous quitter, il m'interpella ainsi : — Quelle est votre profession ? — A quoi je répondis : Celle d'enseigner. — Eh ! bien, voulez-vous, ajouta-t-il, suivre mes leçons ? — O cheikh, lui dis-je, pouvez-vous en douter ! — Il continua : Venez donc me trouver demain, à la mosquée d'El-K's'our, près la porte d'El-K'ermadi (1) ; vous apprendrez là

---

(1) La porte appelée Bab el-K'ermadi ( باب الفرماذي ) ou, selon d'autres, ( باب الفرمايين ) ce qui signifierait *Porte des Tuiliers*, est située au N.-O.

ce que vous voulez savoir, s'il plait à Dieu. — Le lendemain, je sortis pour aller au rendez-vous convenu. Je trouvai le cheikh dans la mosquée : il m'attendait, fidèle à sa promesse de la veille. Je le saluai, et m'ayant fait asseoir, il me dit : — Quel est l'ouvrage dont vous désirez la lecture ? — Celui, répondis-je, dont la lecture vous sera inspirée par Dieu. — Alors, nous prendrons le texte du *Koran*, reprit-il ; car c'est sans contredit le livre le plus digne d'être médité. — Je me mis, en ce moment, à prononcer les mots : « Que Dieu soit mon refuge contre Satan, » le lapidé ! » Et puis, je débutai ainsi : « Au nom de Dieu » clément et miséricordieux ! » — Le cheikh commença aussitôt ce jour-là, et continua, pendant dix jours de suite, une dissertation sur l'excellence du *Koran* : il était sublime à entendre. Je suivis également ses leçons sur les Hadits du Prophète. — Sur lui soient la grâce et la bénédiction divines ! — Et je l'entendis discourir, avec autant de savoir que d'éloquence, sur la grammaire et la littérature.

» Je retirai un très-grand fruit de ces leçons. Sidi el-H'aloui observait un jeûne continuel et se livrait constamment à la méditation et à la prière. Certainement, il sera compté au nombre des serviteurs les plus illustres de Dieu. — Que son intercession auprès de lui nous soit favorable ! »

A ce récit, plein d'une dévote admiration, l'auteur du *Bostan* ajoute que Sidi el-H'aloui, l'imam des contemplatifs, le seigneur des ascètes, le diadème des oualis, comme il l'appelle, mourut à Tlemcen, dans un âge avancé, et qu'il fut enterré hors de la porte appelée Bab Ali (1). Il ne précise pas la date de cette mort. En supposant qu'il eût quitté son pays natal pour venir à Tlemcen, vers l'âge de trente ans, et qu'ensuite il ait vécu

---

de la ville. Elle était flanquée de deux tours rondes, dont on voit encore les imposants débris, condamnés à disparaître prochainement, par suite des exigences de la nouvelle fortification. Cette porte est fameuse dans l'histoire de Tlemcen. Elle soutint, à diverses reprises, plusieurs assauts, dont le dernier fut celui des Espagnols, en 1518. — Aïn el-K's'our est la source qui arrose la plaine connue actuellement des Indigènes sous le nom de K'as'r ech-Châra, dont nous avons fait, en le francisant, Kirchera. La mosquée dont il est ici question a disparu depuis longtemps ; il n'en reste aucun vestige.

(1) Cette porte, qui s'ouvre au Nord de Tlemcen et qui domine le petit plateau où s'élève le tombeau de Sidi el-H'aloui, s'appelle aujourd'hui Bab ez-Ziri, du nom d'une petite mosquée située dans son voisinage.

encore quarante ans, Sidi el-H'aloui serait mort dans le courant de l'année 705 (de notre ère 1305,06), sous le règne du sultan Abou Zeyan, Mohammed, fils d'Othman et petit-fils d'Yar'moracen, peu de temps avant la levée du fameux siège de sept ans.

Avouons-le : elle est bien sèche et bien tronquée la narration de l'historien-biographe. Elle ne vaut pas, à beaucoup près, la légende populaire, qui a conservé encore aujourd'hui, chez les musulmans de Tlemcen, sa saveur native. Je vais la dire, conteur fidèle, telle que les récits traditionnels me l'ont apprise. C'est un article de foi, qu'on y songe bien : le doute serait déplacé ici, et l'incrédulité n'est pas de saison.

Or, m'y voici :

Il advint donc que Sidi el-H'aloui était en possession de la faveur publique : il n'était bruit que de l'étendue de sa science dans les choses divines et humaines. On disait en parlant de lui : Dieu lui a révélé tous les secrets des mondes visibles et invisibles ; il a les génies pour serviteurs, et, si ce n'est pas un apôtre, c'est tout au moins un prophète ! Sa renommée était solidement établie parmi le peuple, et elle parvint bientôt jusqu'à la cour. Un jour, le sultan dit à son premier vizir : — Il n'est pas que je ne voie cet homme extraordinaire ; qu'on me l'amène sur l'heure. — Aussitôt, les officiers du palais se mettent en quête de l'ouali ; il est amené au Mechouar et introduit dans le salon du prince. Le chef des croyants l'invite gracieusement à prendre place devant lui, et le fait dissertar, une heure durant, sur toutes les belles choses qu'il sait : le sultan est ravi de cette science profonde. — Allez, lui dit-il, je ne veux pas que l'éducation des princes, mes enfants, soit confiée à d'autres qu'à vous ; je vous ai choisi : à partir de ce jour, je remets entre vos mains ce dépôt précieux ; vous serez chargé de les instruire. — Sidi el-H'aloui est modeste comme tout bon ouali. Il balbutie une excuse : la mission est difficile et délicate, bien au-dessus de ses forces ; il n'est qu'un humble serviteur de Dieu, le dernier, le plus indigne ; comment se charger d'un si lourd fardeau ? Mais, devant la volonté d'un roi qui n'entendait pas facilement raison, il fallut céder. Voilà donc l'ouali devenu, malgré lui, précepteur en titre de deux jeunes émirs. Sidi el-H'aloui avait mis pour condition qu'il ne résiderait pas au palais ; les jeunes princes devraient venir

le trouver dans sa modeste demeure : le sultan avait accédé à cette demande insolite, tant sa confiance était grande, et puis Dieu l'avait touché à son insu, et il n'était déjà plus le maître de sa volonté. Sidi el-H'aloui commença ses leçons : c'est merveille comme il y réussit ! Ces enfants, tout princes qu'ils étaient, mais en enfants gâtés par les flatteurs de la cour, n'avaient rien appris jusque là. Tout à coup, leurs yeux se dessillent, leur intelligence s'illumine, et rapidement ils deviennent de petits prodiges. Le sultan, leur père, qui suit attentivement leurs progrès, est étonné et ravi. Il se félicite du parti qu'il a pris, et témoigne hautement devant ses vizirs sa royale satisfaction. Mais Satan est aux écoutes, Satan le lapidé ; l'occasion se présente belle pour lui de nuire à un ami de Dieu. Le rusé se glisse dans l'esprit des vizirs, et il infiltre goutte à goutte dans leurs cœurs le venin de l'envie. Tout allait bien pourtant, lorsqu'un certain soir, le sultan s'étant assis au milieu de ses enfants, pour partager leur repas, crut s'apercevoir qu'ils étaient soucieux et ne mangeaient pas ; les mets les plus exquis leur étaient présentés, et ils n'y touchaient pas même du bout des doigts, — Qu'est-ce à dire ? fit le sultan tout étonné, qu'avez-vous donc, mes enfants, que les choses les plus rares que l'on serve à la table royale, ne trouvent pas grâce devant vous ? — C'est... que... sire, nous n'avons plus faim, répondirent timidement les jeunes princes. — Et comme le père insiste pour qu'on lui explique ce mystère : — Sachez donc, seigneur, répond l'ainé des enfants, que nous prenons chez notre maître une nourriture merveilleuse qui flatte notre goût, autant qu'elle satisfait notre appétit. Aussi, quand nous rentrons, le soir, au palais, n'avons-nous plus le moindre désir de toucher aux mets que votre bonté nous fait servir. Oh ! notre maître, allez, a un bien grand pouvoir ! car il lui suffit de gratter la muraille avec le bout de son ongle : les miettes de plâtre qu'il recueille ainsi deviennent, en passant par le creux de sa main, un aliment exquis. Voilà ce qu'il nous fait manger, seigneur, lorsqu'il est content de nous, et c'est bien le mets le plus délicieux que nous ayons jamais goûté : il a la saveur du miel le plus sucré, le plus délicat ; il rassasie vite notre faim et nous donne chaque fois de nouvelles forces et une ardeur nouvelle pour le travail. De notre vie, sire, nous ne voudrions d'autre nourriture, s'il nous était permis de choisir. — Ebahissement du sultan, triom-

phe des vizirs. — Vous le voyez, sire, s'exclama le hadjeb, ou grand chambellan : je l'avais bien dit à votre majesté ; cet homme n'est qu'un sorcier, un magicien, un ami de Satan, un faux ouali, un infâme corrupteur de la jeunesse ; il vous trompe, il abuse indignement de la confiance de votre majesté : le châ-timent doit être proportionné à l'outrage fait à la personne royale. — C'est bien dit, repartit le sultan ; j'ai été dupe de cet extravagant et méchant homme, messeigneurs ! La vengeance doit être prompte comme le ressentiment ; qu'on l'emmène hors des murs et qu'on le décapite à l'instant ? — L'ordre fut vite exécuté, comme bien l'on pense. Traîné à l'endroit où s'est élevé depuis son tombeau, Sidi el-H'aloui eut la tête tranchée, et son corps fut abandonné, sans sépulture, à la voracité des bêtes fauves et des oiseaux de proie.

L'orgueil du sultan était vengé et la haine du grand vizir était satisfaite. Dieu seul n'était pas content. Le peuple aussi faisait entendre des murmures et des plaintes. Or, voici que le soir qui suivit cette terrible exécution, à l'heure d'el-Eucha, le *Bouwab*, ou gardien des portes, fit, comme à l'ordinaire, sa tournée dans la ville, et il criait : la porte ! la porte ! afin que les retardaires qui se trouvaient encore dehors à cette heure indue, se hâtassent de rentrer et de regagner leurs logis. Tout était calme et silencieux. Pas une âme vivante n'avait enfreint la consigne ; déjà les portes roulaient sur leurs gonds, quand tout à coup une voix lugubre retentit au milieu du silence de la nuit : « Gardien, ferme ta porte ! va dormir, gardien ! il n'y a plus personne dehors, excepté El-H'aloui l'opprimé ! » Le gardien est saisi d'étonnement et de terreur, mais il se tait. Le lendemain, le surlendemain, et pendant sept jours de suite, la même scène miraculeuse se renouvelle. Le peuple a vent de ce qui se passe, et murmure tout haut. Pour le coup, le *Bouwab* n'y tient plus. Après avoir passé une nuit agitée, il se rend au *Mechouar*, de grand matin, et demande à parler à la personne même du sultan. Cette insigne faveur lui est accordée. — Sire, dit, en tremblant, ce fidèle serviteur au prince, son maître, un miracle ! Que votre majesté daigne m'entendre ! je me jette à ses genoux : Un miracle, sire, un miracle ! — Et notre homme de lui conter l'affaire de point en point. Le roi est soucieux ; il roule dans sa tête de sinistres projets. Puis, tout d'un coup, apostrophant le gardien : — Re-

lève-toi, dit-il, et retourne à tes affaires. Mais trouve-toi, ce soir, à l'heure d'el-Eucha, auprès de Bab Ali; je m'y transporterai en personne avec le premier chambellan: je suis bien aise de m'assurer par moi-même du fait extraordinaire que tu viens de me raconter. — Le soir même, le sultan n'a garde de manquer au rendez-vous. Le vizir qui l'accompagne est plus mort que vif. A peine la voix sonore et cadencée du mouedden s'était-elle fait entendre, pour appeler les fidèles à la dernière prière, que le gardien des portes, sur un signe du sultan, fit retentir son cri de chaque soir: la porte! la porte! Alors, au milieu du calme solennel qui régnait à cette heure, la même voix gémissante psalmodia ces paroles: « Gardien, ferme » ta porte! va dormir, gardien! il n'y a plus personne dehors, » excepté El-H'aloui, l'opprimé! » — Le sultan ne pouvait se refuser à l'évidence. — J'ai voulu voir, j'ai vu. — Il était juste comme l'est tout sultan des légendes. Il remercia le Bouwab et lui fit présent d'une bague en diamant d'un très-grand prix; puis, se tournant vers son grand chambellan: — C'est toi, traître, qui m'as trompé, lui dit-il, toi et les tiens; tu es un enfant de Satan; à ton tour, tu mourras. — L'aurore du lendemain éclairait le supplice du grand vizir; affreux supplice, supplice raffiné, qui dut terrifier tous les courtisans, et faire frissonner d'horreur toutes les méchantes langues du palais. Le sultan faisait réparer en ce moment les remparts de la ville: il ordonna que son premier ministre fût enseveli vivant dans un bloc de pisé que l'on posa justement vis-à-vis de l'endroit où le pauvre ouali avait été décapité et où son corps gisait sans sépulture. Pour que la réparation fût complète, la volonté royale décida qu'un tombeau digne de la sainteté de la victime lui serait élevé; on y déposa pieusement ses restes. Qui battit des mains? ce fut le peuple entier. Le sultan fut acclamé, d'une voix unanime, le plus juste et le plus généreux des sultans présents et passés. — O légende, pourquoi ne nous as-tu pas conservé son nom?

Telle fut véritablement la fin de Sidi el-H'aloui; on n'en saurait douter après des témoignages si authentiques, et nous ne pourrions, sans injustice, récuser toutes les vieilles barbes blanches de Tlemcen, qui en savent plus long que nous sur ce point. Et puis n'y a-t-il pas aussi la complainte du Meddah, la complainte du cheikh Ibn Emsaïb? Qui ne la connaît?

Tout le monde la chante, jusqu'aux plus petits enfants ! Voilà encore une preuve ! Lisez-la plutôt, bien qu'il y ait peut-être plus de charme à l'entendre chanter qu'à la lire ; mais soyez plus indulgent pour le style et la versification de l'auteur. C'est une complainte, la poésie du peuple : elle parle son langage. Serait-on bien venu à demander à la complainte plus qu'elle ne promet et plus qu'en bonne conscience, elle ne doit donner ?

Donc, El-Hadj Mohammed ibn Emsaïb, le meddah, a dit :

وَيْنَ سَيْدِي الْحَلْوِيِّ التَّهْمُومِ \*  
مَنْ تَكَلَّمَ لِأَرْبَابِ الْفُومِ \*  
جَهْرًا بَعْدَ فَطِيحِ الْحَلْفُومِ \*  
جَاوَبَ الْبَوَّابُ أَوْ سَمَعُوهُ \*  
فَالَ لِلْبَوَّابِ اعْزَمْ فَنُومِ \*  
أَغْلَقْ الْبَابَ أَوْ رُوْحَ تَنْوَمِ \*  
مَا بَقِيَ إِلَّا الْحَلْوِيُّ الْمَظْلُومِ \*  
عِ الْخَلَا مَذْبُوحٍ أَوْ صَلْبُوهُ \*

« Là, c'est Sidi el-H'aloui, la victime de la calomnie !

» Lui, qui a parlé aux grands du goum royal !

» Oui sa voix retentit même après qu'on lui eut coupé la gorge.

» Il répondit au gardien des portes, et tout le monde l'a entendu.

» Il lui dit : Gardien, à l'œuvre, fais ton office !

» Ferme la porte et va-t'en dormir :

» Il ne reste plus dehors qu'El-H'aloui, l'opprimé !

» Son corps décapité git à la belle étoile !  
» Ils l'ont étendu en croix dans la pousière ! (1) »

Je me souviens bien d'avoir entendu, dans le cours de mes pérégrinations, raconter une histoire semblable à cette mort tragique de Sidi el-H'aloui. Les Kabiles ont leur Sidi Ali el-Med'loum, et Bougie a son célèbre ouali, Abd el-H'ack, dont on m'a fait jadis les mêmes récits (2). Ce dernier a aussi sa complainte, je me rappelle le lugubre refrain :

اغلق بابك يا بواب وروح  
خلى باب ربي مفتوح  
ما بقى احد الا عبد الحق  
الذي مات على الحرف

« Ferme ta porte, gardien, et va-t'en ;  
» Ne t'en déplaie, la porte de Dieu est toujours ouverte !  
» Va-t'en, il n'y a plus personne dehors, excepté Abd el-H'ack,  
» Lui qui est mort pour la cause de la vérité ! »

Mais qu'il y ait eu, en maint endroit de ce monde, des victimes de la calomnie, de l'injustice et de l'oppression, quoi de rare et de singulier à cela ? Et que les mêmes miracles se soient reproduits dans des circonstances identiques, pourquoi non ? Et s'il fut donné à un saint ouali de parler, de gémir,

---

(1) L'auteur de cette complainte populaire, El-Hadj Mohammed ibn Emsaïb, de Tlemcen, vivait il y a plus d'un siècle. Il est mort en 1170 de l'hégire (1756-57). On voit son tombeau dans le petit cimetière privilégié qui entoure la kobba de Sidi es-Senouci. Il a laissé une grande réputation dans sa ville natale. Dans sa jeunesse, il faisait des chansons quelque peu licencieuses; il se fit dévot sur le déclin de l'âge, et composa, dans la dernière période de sa vie, des cantiques et des complaintes du genre de celle dont nous avons cité deux couplets. Il a rimé dans ce style l'histoire de tous les grands oualis. Les chansons, œuvre de sa jeunesse, sont toujours fort goûtées de ses compatriotes : il n'y a pas de Tlemcénien qui ne sache par cœur quelque *l'ouzi* d'Emsaïb.

(2) Le tombeau vénéré de Sidi Ali el-Medloum se voit dans la tribu des Beni bou Messâoud. Celui de Sidi Abd el-H'ack s'élevait autrefois à Bougie, à l'entrée de la plaine qui s'étend au-delà de la porte Fouka. Une petite mosquée, aujourd'hui détruite, était consacrée à la mémoire de cet ouali.

de faire trembler ses bourreaux après sa mort, pourquoi d'autres saints n'auraient-ils pas joui du même privilège? C'est la justice de Dieu, et voilà précisément ce qui m'en plait. J'y aperçois un mémorable enseignement pour les puissants de la terre, et un grand sujet de consolation pour les petits, les faibles et les opprimés. *Et nunc reges intelligite*. La légende, je l'avoue, est donc tout à fait à mon gré; et si elle est naïve, je l'aime pour sa naïveté même; mais elle est véridique aussi, et je me fais fort de le prouver. Notez d'abord que la tradition est l'histoire vivante, animée, et qu'elle se pique, avec beaucoup de raison, de tout savoir et de ne rien oublier. Mais est-il quelqu'un qui doute? je le mènerai sur le chemin qui conduit au tombeau de l'ouali; je lui dirai: levez les yeux et voyez. Et quand il verra ce que moi-même j'ai vu, à côté d'un figuier chargé de ses larges feuilles et qui plonge ses racines dans la muraille, la tombe, oui, la tombe, du grand vizir, toute béante dans son bloc de pisé, que de récents travaux ont mis à découvert: il faudra bien qu'il s'avoue vaincu et reconnaisse le néant de tous ses beaux raisonnements. Il n'y a pas d'esprit fort qui ne désarme devant une preuve aussi palpable, aussi authentique (1).

(La suite au prochain numéro.)

CH. BROSSELDARD.

---

(1) Le miracle opéré après la mort de sidi Haloui est attribué ici à sidi Ali Zouaoui dont la Koubba ombragée d'un figuier se voit encore à l'endroit où la rampe Rovigo rencontre la rue d'Isly. Mais comme ce dernier santou est mort vers le milieu du 16<sup>e</sup> siècle, il est évident que s'il y a plagiat il ne faut pas le chercher dans la légende de sidi Haloui, qui paraît, de beaucoup, la plus ancienne. (N. de la R).